

taire ; tout y semble désolé, sombre. Le silence n'y est interrompu que par les cris du gibier sauvage qui s'y trouve en abondance, le croassement du corbeau, ou le bruit des vagues de la mer. Et c'est pourtant là que volent de différentes parties de l'Europe et de l'Amérique, Anglais, Ecossais, Irlandais, Jersais, Canadiens et autres, et c'est là qu'ils s'y établissent. L'amour du gain est un si puissant mobile !

L'hiver est la saison de la chasse au daim au Labrador. C'est alors que l'amateur de cet amusement de fatigue peut donner plein essor à sa passion, pourvu qu'il ait des jambes et du courage. Avec quel plaisir il s'acheminera, au lever d'un soleil radieux, les raquettes aux pieds, le havresac sur le dos, le fusil sous le bras ou sur l'épaule, laissant derrière lui, à mesure qu'il avance, une suite de figures ovales sur la neige scintillante ! Mais aussi à quels dangers ne s'expose-t-il pas ! Le soleil, maintenant si beau, disparaît en un instant, sous un voile lugubre de vapeurs épaisses, le vent souffle avec violence, la neige s'élève en tourbillons, on ne voit déjà plus. Où aller ? Seul ! Tantôt sur le sommet d'un rocher escarpé, sur le bord d'un précipice, tantôt entre deux murs de neige ! Il ne se souvient plus de quel point il est parti. Il fait froid, le vent le perce ; s'il ne marche pas, il va geler ; mais il ne voit pas à un pas de lui..... ! C'est alors qu'il faut de la prudence et de la présence d'esprit, et l'on verra ci-après ce qui se pratique d'ordinaire en cette occasion.

Je me trouvais, l'hiver dernier, à une de ces réunions joviales si fréquentes au Labrador dans la saison des neiges. On y chante, on y danse, on y pratique la gymnastique ; on s'y amuse en un mot. L'anecdote y a aussi son tour, et voici celle que je recueillis de la bouche d'un des convives, homme probe et véridique. La conversation était tombée sur la chasse au daim : — " Il est beau," dit-il, " il est noble cet amusement : c'était autrefois ma passion. Mais le temps n'est plus ; je ne puis maintenant faire que quelques pas, et encore c'est avec peine. Que ne donnerais-je pas pour pouvoir marcher comme autrefois !

— Oh ! racontez-nous, racontez-nous, s'il vous plaît, s'écrie une voix.

— Et quoi, mon ami ?

— Votre aventure : je ne l'ai pas encore ouïe.

— Avec plaisir, pourvu que vous ayez assez de patience pour m'écouter jusqu'au bout, car je suis très-mauvais conteur. Cependant, comme la vérité n'a pas besoin du secours de l'art, je m'en vais vous dire tout crument ce qui m'est arrivé, il y a.....oui, il y a de cela dix ans."

Et notre interlocuteur, ayant avec complaisance empli de tabac et allumé sa pipe, commença à peu près en ces termes : —

" Par un bel après-midi du mois de Février, m'étant muni de ce qui était nécessaire pour la chasse, je pars avec un de mes employés, un Jersais.

— " Chumnum ! quel bien temps ! " dit mon compagnon, s'adressant à moi en son jargon, " j'espère qu'il ne fera pas mauvais de chitôt. Mais, dites-mé donc, quelle est la distance d'ichi à votre cabane ? "

— " Ma cabane ?.....est peut-être à douze milles de chez moi."

— " Oh ! che n'est rien, nous jy cherons avant la nuit."

" Nous marchâmes en silence l'espace de cinq à six milles, quand mon compagnon, m'adressant de nouveau la parole :

— " Mais, diable !," dit-il, " voyais donc, n'est-ch' pas une pichte de cherf que je vés la, chumnum ? "